

Avant Propos

Avant lecture du document que j'ai revu et complété il n'est pas inutile de présenter le pourquoi de son écriture et d'une communication qui se veut ouverte.

Comme indiqué, en premier lieu, je l'avais écrit pour ma famille et quelques personnes amies. Il suivait une invitation, en l'an 2000, adressée un peu à tous, de faire en sorte que ce changement de millénaire soit l'occasion de consigner un « bilan de vie » pour mieux envisager l'avenir. Personnellement cela correspondait surtout à rendre grâce au Seigneur pour une vie vraiment marquée par son amour ... malgré mes nombreuses faiblesses.

Écrit, des circonstances ont élargi sa publication à d'autres personnes intéressées par le récit, et je me suis aperçu qu'il pouvait aider des cœurs à s'ouvrir au Seigneur ou à croire plus fermement en Lui. Une invitation du Père LE BOURGEOIS à le publier m'a aussi décidé.

Avisant tout lecteur, avec le sentiment de vouloir échapper à tout orgueil en reconnaissant mes faiblesses humaines, je ne fais donc que publier ma reconnaissance au Seigneur, de sa bonté et sa miséricorde. Elle a bien lieu d'être reconnue même si parfois j'ai été bien loin d'obéir à son Évangile. Aucun compliment à recevoir sinon celui d'avoir cherché, comme beaucoup d'autres, à obéir à sa volonté, même imparfaitement, mais en rapportant dans la vérité bien des grâces reçues.

Cette publication ne veut surtout pas être objet de bénéfices, sinon ceux de prière pour une conversion toujours à poursuivre. Que les lignes écrites puissent aider à la foi et en l'amour du Christ vivant, ressuscité, chemin vers le Père des cieux. Qu'aux nombreux « mercis » exprimés puissent s'en adjoindre de nouveaux ! C'est tout ce que je souhaite ! **Merci, Seigneur !** Un refrain pour toute une vie !

Une précision : le document écrit en l'an 2000, édité alors en petit nombre, a été revu avec quelques corrections et nouvelles précisions, mais reste le corps principal de cette nouvelle publication. Bien des détails pourraient être encore rajoutés. L'âge, les défaillances de la mémoire, ... et le courage ! m'en ôtent le goût. Veuillez m'en excuser mais j'assure de mon humble prière tous ceux et celles qui en prendront connaissance en remerciant avec moi le dispensateur de dons divins, Jésus, et Marie, associée si étroitement à son fils.

Père Jean MOURDON

MERCI, SEIGNEUR !

An 2000 ! Il est là ! Pour les chrétiens, et bien d'autres sans doute, année de Jubilé. Année qui se veut d'espérance, de partage. Année aussi où s'effectuent de nombreux bilans : sur l'an passé, le siècle finissant, le millénaire, voire plus : « 2000 ans de Christianisme » !

Année également où chacun peut être invité à faire le bilan de sa vie ... non pour se glorifier, se mettre en vedette, mais, pour les enfants de Dieu, rendre grâce de l'amour incommensurable du Père des cieux, le louer ... l'aimer en retour.

Il est des événements, des « clins d'œil » qui, parfois avec plus de lumière, soulignent cet amour infini du Père pour chacun de nous. Personnellement, pour ma propre vie, je tiens à les écrire, afin qu'avec moi, parents, amis, puissent rendre grâce à Celui qui est le dispensateur de tout bien et crier : **Merci, Seigneur ! Alleluia !**

Pas question de raconter toute ma vie. Elle n'a rien d'extraordinaire. Elle est marquée cependant par des signes du Seigneur et, hélas, par le péché parfois grave.

S'il y a un merci à prononcer en premier lieu, avec celui de m'avoir donné la vie, c'est bien celui de sa miséricorde pour les nombreux pardons accordés.

Joie de vivre, joie des relèvements. Merci, Seigneur !

Bonheur d'être chrétien, d'être prêtre.

Naissance, petite enfance chalonnaise.

Né le 15 mars 1923 à Chalon-sur-Saône d'un père auvergnat et d'une mère morvandelle, je fus baptisé en l'église St Pierre de Chalon-sur-Saône le 21 mai de la même année. Non sans mal d'ailleurs. Ma mère, chrétienne fervente et pour laquelle je garde et garderai toujours admiration, me l'a confié au moment où j'ai désiré devenir prêtre. Mon père, homme droit et désirant le bonheur de ses enfants, n'avait rien d'un « homme d'église ». Fortement marqué par un radicalisme anticlérical, il avait décidé que je ne serai pas baptisé. Heureusement l'avis maternel finit par l'emporter. **Merci, Seigneur !**

Du temps chalonnais, peu de souvenirs. Pour sourire, je rapporterai ici ce que m'a dit ma mère au sujet de ma première parution à une messe en l'église St Pierre. Voyant prêtres et servants à l'autel, je me suis exclamé : « les Goniots ! », personnes déguisées dans des accoutrements plutôt ridicules, le dimanche avant Carnaval.

Autre souvenir : celui d'un très violent orage. Des arbres sur l'Avenue de Paris où nous habitons avaient été arrachés. Ma mère priait et avait allumé une bougie.

Enfance à Buxy.

Tailleur d'habits de son métier, des raisons économiques obligèrent mon père à revenir à Buxy où il avait exercé sa profession avant la guerre de 1914.

J'avais trois frères et une sœur, tous beaucoup plus âgés que moi. Ayant quitté la maison familiale ils exerçaient différents métiers en région parisienne. Le plus jeune d'entre eux, cependant, ayant décidé de continuer la profession paternelle, fut employé chez un tailleur à Autun puis à Poitiers avant de revenir à Buxy. Comme j'étais heureux de les revoir lorsque des vacances recomposaient la famille à demeure.

J'avais quatre ans en ce retour à Buxy. Vie d'enfance et de jeunesse semblable à la plupart des enfants et jeunes de mon âge. Souvenirs d'une petite enfance où maman m'apprenait à prier le soir au pied du lit. Cela m'a marqué, j'en suis certain.

Grandissant l'école – laïque – et le « caté ». Souvenir, là encore, d'une maman s'intéressant très spécialement à me faire apprendre par cœur les leçons du catéchisme comme c'était l'habitude à l'époque. Parallèlement au caté, je fus engagé dans une meute de « louveteaux ». J'y devins « chef de sizaine ». Un grade ! Me plaisaient beaucoup les randonnées dans la nature, les découvertes de toutes sortes. Existait une petite formation spirituelle. Sans signaler tous les apports religieux – j'en oublierais - je me souviens d'une foi en Dieu, en Jésus Christ. **Je t'avais déjà découvert, merci, Seigneur !**

A 12 ans, ce fut la « Première communion », « Communion Solennelle ». Pour les communiant, l'habitude était déjà prise d'offrir des cadeaux qui n'avaient rien de religieux. Pour moi ce fut une montre et, fierté d'alors, on revêtit le « grand pantalon », signe d'un abandon de la petite enfance. Toutefois il y eut aussi les cadeaux, peu utilisés ensuite, d'un missel et d'un chapelet. Ma foi était quand même mieux éclairée et semblait se fortifier. Je suivais encore la messe dominicale. J'aurais aimé devenir « Scout de France », mais le paternel avait dit « non ». C'était sans aucun recours !

Avec l'adolescence, la vie chrétienne passa au second plan. Pratique religieuse et prières s'estompèrent pour disparaître presque totalement. Travail scolaire, loisirs sportifs et les filles avaient plus d'intérêt.

Jeunesse – 1939-1945.

Survint la guerre 39-45. J'y reviendrai. Ici je veux simplement signaler qu'elle joua, pour moi, le rôle d'un déclic pour me faire réfléchir et prendre la vie un peu plus au sérieux. A la maison le travail diminuait. Mon père me fit comprendre qu'il n'était plus question de continuer des études scolaires et qu'il me fallait trouver un emploi. Un concours passé à Dijon pour devenir surnuméraire aux P.T.T. se solda par un échec. Au mois de Mai 1940, je fus embauché au tri postal de Mâcon, employé à trier les lettres.

La guerre tournait mal pour nos armées. Employés du tri postal, nous fûmes évacués au Puy en Velay. Voyage, une nuit, dans un wagon à bestiaux et, la nuit suivante, coucher – si l'on peut dire – sur le sol dallé de la Poste du Puy avec comme oreiller ... un paquet de lettres ! Heureusement ce fut ensuite le Grand Séminaire du Puy, vidé de ses séminaristes, qui nous logea. C'est là, en lien avec quelques camarades de travail chrétiens, ayant refusés dans une ballade, d'entrer dans une « maison clause », comme la majorité du groupe, que, sous le patronage de Notre Dame (nous sommes montés jusque dans la couronne de l'imposante statue) je retrouvais un peu plus de pratique chrétienne et de foi dans le Seigneur.

L'armistice conclue, ce fut le retour à Mâcon. Pour peu de temps. Du fait du retour d'anciens postiers et du partage du département en deux territoires par la ligne de démarcation, tous les récents embauchés furent licenciés et renvoyés dans leurs familles. J'en étais !

Sous l'occupation allemande.

Arrivée à Buxy à la maison familiale et, du fait des événements, au chômage. Début 1941, je trouvais un nouvel emploi à la Perception de Buxy. Je devais y rester jusqu'en Mai 1944 en qualité d'auxiliaire du Trésor, avec, en perspective, la fonction de commis du Trésor. Je préparais, je crois assez bien, le concours permettant d'accéder à ce poste.

Durant ces années, les temps ont bien changé dans la localité buxynoise. Celle-ci est occupée par des troupes allemandes et se trouve juste sur la ligne de démarcation. Les temps ont bien changé aussi pour notre famille. Deux de mes frères sont prisonniers en Allemagne et le troisième requis par le S.T.O. Comme pour beaucoup la vie sera difficile et plutôt austère. Les bals et loisirs organisés pour les jeunes avaient disparu. Pour rompre l'ennui ou le désœuvrement des jours de congé, il était nécessaire de les remplacer. Quelques anciens scouts (le Mouvement était interdit) m'invitent à faire groupe avec eux pour chanter à la messe dominicale et confectionner des jeux, organiser des ballades pour se distraire. Le groupe me choisit comme « Président ! » Un nouveau grade !

Eveil de ma vocation sacerdotale.

Je pris ce rôle au sérieux et me dépensais pour l'organisation de loisirs jusqu'à faire du théâtre au profit des prisonniers de guerre. D'autre part, je trouvais le goût de la lecture : pas mal de romans « à l'eau de rose » de Delly mais, bientôt, en lien avec une vie chrétienne mieux vécue, une passion pour les lectures « religieuses ». C'est ainsi que je « dévorais » Jésus Christ du Père de GRANDMAISON, les Confessions de St Augustin, méditais longuement « l'Imitation de Jésus Christ » et, bien évidemment l'Évangile.

Ces lectures, mes responsabilités « pastorales » (j'étais même chargé des comptes de l'Archiprêtre) et, sans aucun doute, la force de l'Esprit Saint, me conduisent un jour à me poser la question : « pourquoi pas prêtre ? » Cela me travaille l'esprit au point que j'en perds le sommeil, jusqu'au jour où le Père CHOFFLET (curé de Buxy) me demande : « Jean, tu ne voudrais pas être prêtre ? ». Réponse spontanée : « Oui ». Alors disparaurent doutes, incertitudes. L'appel intérieur était devenu appel de l'Église. Ma vocation se trouvait confirmée, rendue encore plus sereine après une entrevue avec l'Évêque d'Autun, Monseigneur LEBRUN. Décision prise, ce ne serait toutefois pas sans difficultés que j'allais abandonner un travail qui me procurait bien des contacts, et que j'aimais. Je ne puis cacher également les avis répétés de mon père pour ne pas m'engager en cette voie. Il songeait pour moi à des conditions plus lucratives que celles des prêtres. Je serais certainement malheureux. Ma mère ne comprit pas non plus cet engagement, du moins en une première réaction. Il y eut des tentations de revenir en arrière mais le Seigneur fut mon secours et me communiqua la force et la foi de répondre positivement à son appel.

Merci, Seigneur !

D'autres épreuves, sans être tentations de lâcher prise, allaient surgir et auraient pu mettre un terme à l'itinéraire vers la prêtrise. Durant ces années de guerre, ce fut la résistance face à l'ennemi allemand, le maquis ...un certain nombre de circonstances qui ne furent pas sans danger.

Après la libération de notre région, étant engagé dans l'armée, je contractais, début 1945, une grave maladie. Le docteur chalonnais qui me soignait devait écrire à mes parents le danger pour moi de quitter ce monde. La Providence en décida autrement, même si je dus ensuite être conduit pour quelques mois au sanatorium de Mardor.

C'est ainsi qu'avant même l'entrée au séminaire, ma route vers le sacerdoce semblait bien compromise. Je fus sauvé : **Merci, Seigneur !**

Dernières étapes vers la prêtrise.

Dans cette marche vers la prêtrise, il me faut souligner des éléments extérieurs qui ont joué parfois fortement pour m'aider sur cette route, et déjà sur ma vocation de baptisé.

Telle fut ainsi l'influence secrète d'une jeune fille de mon âge venue à Buxy avec la guerre pour accompagner et soigner un oncle aveugle. Toujours souriante, très serviable, chrétienne fervente, je l'admirais. Je me serais bien vu bâtir foyer et famille avec une telle jeune fille que je rencontrais dans le groupe de la chorale paroissiale. Les événements la rappelèrent dans sa famille en Provence, mais Lui, le Seigneur, ne me quittait pas et, progressivement, allait donc m'appeler à un don plus généreux pour son service. Je devais apprendre, plus tard, que cette jeune fille s'était faite religieuse. Je n'en fus guère étonné.

Je sais encore que ma condition de grand malade fut l'occasion de ferventes prières dans la paroisse. Celle du prêtre, bien sûr, mais également d'un nombre important de paroissiens de Buxy, ma vocation étant alors connue. Et il y a, sans doute, bien d'autres influences extérieures qui, sans les connaître, avec la grâce du Seigneur, me soutinrent pour répondre « oui ».

Sorti de sana, selon la recommandation du Docteur ROUX, médecin-chef de Mardor connaissant mon désir d'être prêtre, je passais encore une année à me soigner, me reposer en famille, avant de pouvoir entrer au Grand Séminaire d'Autun. Durant cette année il me fut donné de militer avec d'autres jeunes à la J.A.C. renaissante.

Agé donc de 23 ans, en octobre 1946, je franchissais les portes du **séminaire d'Autun**, inscrit dans la section des « Vocations tardives » (expression de l'époque)

Il est bien évident qu'avec cette entrée au séminaire commençait pour moi un autre style de vie qui allait comprendre une reprise d'études pas toujours faciles.

Ce serait aussi des temps forts de prière, de retraites, de méditation, de célébrations, sans oublier cependant vacances et moments de détente appréciés comme tout le reste, même si, dans ces années 46-52 la vie au séminaire était plus austère qu'aujourd'hui pour les séminaristes.

Les premiers temps, le soutien de grands séminaristes, compagnons du maquis, m'aida à m'adapter plus facilement. Six années s'écoulèrent sans aucun désir de revenir au passé.

Prise de soutane, ordinations diverses furent des étapes marquantes durant ce temps avec, le 29 mars 1952, l'immense joie de l'ordination presbytérale, à la cathédrale d'Autun, point d'orgue pour une nouvelle étape de vie ... celle de prêtre pour l'éternité.

Quelle action de grâce adresser alors au Seigneur !

Avant de continuer par mon itinéraire sacerdotal, qu'il me soit permis maintenant de relater un certain nombre d'évènements où j'ai pu reconnaître avec plus d'acuité « le doigt de Dieu ».

« Rescapé » de la vie.

Oui, un certain nombre d'évènements ont touché de près mon existence en ce monde.

Ce fut, par exemple, à l'âge de 7 ans, un accident qui aurait pu me coûter la vie. Traversant une route en courant pour me rendre à l'école « de la gare » à Buxy, sans regarder en arrière, je fus renversé par un cycliste dont le frein de son vélo pénétra assez profondément entre mes yeux. J'en garde la trace. Transporté d'urgence à Chalon un chirurgien répara la plaie tant bien que mal indiquant qu'une pénétration guère plus profonde du frein aurait atteint le cerveau et m'aurait ôté la vie.

J'ai déjà noté la grave maladie survenue étant militaire. Il s'agissait de rhumatismes articulaires aigus qui touchèrent non seulement les reins et tous les membres, mais les yeux et la mâchoire, tout cela dans de fortes souffrances et la perte de 14 kgs. D'où les reins bloqués, cet avis du médecin à mes parents sur ma certaine fin prochaine.

Durant une semaine, récitant son chapelet que je n'avais même plus la possibilité de dire avec elle, ma mère me veilla jours et nuits. Elle en tomba malade et ce fut ma sœur, venue de Vincennes, qui prit le relais. Soudain les fonctions rénales reprurent leur office et, progressivement, ma santé s'améliora même si je fus contraint ensuite d'aller en sana, des complications pulmonaires avec tuberculose ayant suivi.

En 1957, étant alors en fonction à l'Evêché, je contractais une méningite cérébro-spinale qui me conduisit à l'hôpital d'Autun. L'injection dans la colonne vertébrale d'un antibiotique fut efficace. J'en « suis sorti ».

A Verdun-sur-le-Doubs, en juillet 1984, juste au retour du pèlerinage diocésain à Lourdes, je fus atteint par un tétanos –léger – suivi de la maladie d'Horton, tout cela sans conséquences graves, sinon séjour en hôpital, nombreux examens dont biopsie à la tempe droite. Il y a plus agréable ! En 1985 une opération d'un polype intestinal fut suivie d'une très forte hémorragie qui nécessita transport à nouveau à l'hôpital, ablation d'un autre polype et don de sang.

Je puis encore signaler sur ce registre « accidents, maladies », à l'âge de 14 ans, une main transpercée par un morceau de bois en voulant sauter une petite rivière ; un mélanome à l'œil en 1992 ; et tout récemment des problèmes cardiaques.

Tout cela ne fut pas toujours réjouissant, mais le regard sur le crucifix, la prière, celle des parents, des paroissiens, amis, l'assistance d'excellents docteurs, les soins d'infirmières, sans oublier ceux des parents durant ma jeunesse firent que ces épreuves furent portées sans que la joie intérieure disparaisse. Elles m'incitèrent à m'en remettre avec plus de confiance au Seigneur. Elles furent un bon exercice pour mieux comprendre le monde des malades, des souffrants. **Merci, Seigneur !**

Les soucis « professionnels ».

Chacun sait bien que le travail est une des conditions de la dignité humaine. Même si beaucoup ignorent combien la formation sacerdotale et le ministère pastoral réclament efforts et parfois dures épreuves, il ne faut pas nier que l'exercice d'une profession « laïque » peut procurer, lorsqu'elle est aimée, joie et épanouissement sur le plan chrétien.

Ce fut mon cas ! J'ai noté précédemment mon embauche (assez courte il est vrai, du fait de l'invasion allemande) au ponton P.T.T. de Mâcon, travaillant au tri postal. Si, dans cet exercice, tout était loin d'être positif, je relève toutefois la connaissance d'autres jeunes travailleurs dont certains (j'en ai retrouvé à Autun par la suite) m'aident dans mon parcours de vie chrétienne.

Avec l'invasion des armées allemandes, ce fut l'évacuation au Puy, le retour après l'armistice pour quelques jours à Mâcon et le renvoi dans la famille.

Sans emploi, je devins chômeur, occupant cependant mon temps à aider mon père dans son ouvrage.

Début 1941, je trouvais un emploi à la Perception de Buxy. Durant près de quatre années je me formais à la comptabilité et à la gestion financière des communes. Cela me valut parfois d'être sollicité par des maires pour établir avec eux leurs comptes de gestion.

Cet emploi à la perception n'était pas pour me déplaire, bien au contraire. Percepteur, commis du Trésor et une employée auxiliaire, nous formions une équipe sympathique. La « tenue de caisse » qui me fut confiée au bout d'un certain temps me mettait en contact avec de nombreuses personnes, certaines ayant besoin d'être aidées. Par correspondance je préparais le concours de « Commis du Trésor » avec d'assez bons résultats. C'est alors que le Seigneur me fit signe de tout quitter pour le suivre, d'où l'abandon de mes études.

Encore merci, Seigneur, pour cet appel ... comme St Matthieu !

Le cambriolage de la perception par la Résistance qui se développait fortement début 1944 amena la démission du percepteur atteint par l'âge de la retraite. Le Receveur des Finances chalonnais me confia alors la tâche de percepteur intérimaire jusqu'à la venue d'un autre percepteur titulaire ... ce qui demanda quelques mois.

En mai 1944, je fus appelé pour le S.T.O. J'étais convoqué à me présenter au 17 rue St Antoine à Autun ! Je ne m'y rendais pas ... du moins à la date indiquée par le message. Deux ans plus tard je m'y présentais avec joie : c'était alors le Grand Séminaire !

Pour éviter les recherches de la police, sous une fausse identité je fus embauché à l'I.G.N. (Institut Géographique National). Durant deux semaines mon travail consista à mesurer des routes avec une chaîne d'arpenteur en compagnie de trois titulaires du même service.

Survint le débarquement des armées alliées en Normandie, le 6 juin. Ce fut pour moi une première entrée au maquis qui ne dura que quelques jours. J'en parlerai plus en détail. Craignant d'être recherché je me réfugiais dans une famille amie, à Jully-les-Buxy, en compagnie d'un neveu de la famille désirant de son côté échapper à d'éventuelles recherches policières. Ancien scout il était devenu un bon copain.

Les événements prenant mauvaise tournure pour les armées allemandes en Normandie, s'arrêtèrent convocations et recherches pour le S.T.O. Je retournai dans ma famille à Buxy et fus alors embauché comme secrétaire auxiliaire à la mairie du pays. Peu de temps car je reprenais le maquis vers le 15 août.

Ainsi s'achevèrent mes emplois « civils » si l'on veut bien faire abstraction des temps passés à vendanger.

En résumé, un certain nombre d'« expériences » dans le monde du travail, utiles pour assurer sa vie, utiles également pour mieux connaître le monde ouvrier et y tisser de sympathiques relations.

Pour tout cela, merci, Seigneur !

Résistance et Maquis.

Sans entrer dans tous les détails, il me faut maintenant aborder un certain nombre d'évènements liés à l'occupation allemande et aux conséquences de cette occupation.

J'avais 17 ans lorsque survint la défaite des armées françaises sur notre territoire métropolitain et, en conséquence, l'invasion des armées allemandes, l'armistice et la création d'une « ligne de démarcation » coupant en deux moitiés notre département de Saône-et-Loire. Buxy fut situé en « zone occupée » juste sur cette ligne. Une garnison de l'armée allemande utilisa des locaux où, en 1939, résidait une garnison française.

Pas besoin de dire que cette « occupation » n'était guère appréciée par les jeunes buxynois dont la plupart, comme moi-même, allaient la vivre avec l'espérance d'en voir rapidement la fin. Il faudra patienter quatre ans ! Le gouvernement français de Vichy prêchait la collaboration avec l'Allemagne. Cela ne mordait guère, du moins chez les jeunes.

Dans les premiers jours de l'occupation, je peux signaler ici, que sur proposition de ma sœur employée à l'entreprise Kodak-Pathé de Vincennes, mon père fit passer la ligne de démarcation à un Juif travaillant dans la même entreprise.

A l'atelier familial de mon père fut affecté un militaire allemand comme tailleur. Avec lui j'aurai tout de même des relations sympathiques. Il n'aimait pas Hitler et son régime. Exemple : un jour je lui montrais un tract anglais. Sur celui-ci quatre cochons. Plié d'une certaine façon le tract reproduisait la figure d'Hitler. « Jane (Jean), toi prison » me dit-il ... mais avec le sourire et pour moi la certitude de sa discrétion. Ce soldat devait partir un jour de 1942 pour le front russe et fut relayé à l'atelier par deux douaniers qui, eux aussi – j'en fus témoin – ne penchaient guère pour le nazisme.

Durant l'hiver 40-41 il y eut une bonne couche de neige. Je m'exerçais à faire du ski sur les pentes des chaumes buxynois. Comme les soldats allemands venaient sur les mêmes chaumes pour des exercices, j'avais inscrit dans la neige des phrases grossières à l'adresse d'Hitler. Cela valut au maire de Buxy de recevoir la visite de la « Kommandantur » pour rechercher le mandrin qui s'était permis un tel sacrilège. Un seul camarade avait été témoin de mon outrage. Il sut garder le secret. L'affaire tomba dans l'oubli.

Personne ne sera donc étonné qu'assez tôt je sois invité à entrer dans la « Résistance ». Cela me valut d'accomplir quelques actions non spectaculaires : prévenir à Rimont un homme recherché par la Gestapo – dépanner une voiture avec quelques autres résistants presque sous le nez des allemands cantonnés au poste d'écoute de Montagny – participer à des rencontres de maniements d'armes.

Plus encore dangereux parce que de nuit (couvre-feu à 22 H.), je participais à des parachutages d'armes. Les avions anglais arrivaient sur le coup de minuit sans repérer parfois le groupe du maquis. Il fallait revenir bredouille.

Je garde surtout le souvenir d'un parachutage, après audition radio B.B.C. du message « Théodore se mouche avec fracas – 2 fois ». Dans les environs de Bissey-sous-Cruchaud, deux avions parachutèrent une assez grande quantité d'armes destinées aux maquis. La descente des parachutes dans le clair de lune avait son émerveillement. Ce qui était moins merveilleux c'était l'obligation de cacher au plus vite les « containers » dont le poids de chacun demandait la traction de 6 hommes.

Cette nuit-là, comme d'autres nuits, je rentrai au petit matin à la maison où ma mère n'avait cessé de veiller dans l'inquiétude. Je ramenai un parachute et un poste de radio fonctionnant avec piles, l'un et l'autre à camoufler soigneusement. Et il fallait reprendre le travail à la perception comme si de rien n'était.

Pour de telles opérations nocturnes il valait mieux ne pas tomber sur une patrouille allemande. C'était la fusillade. Quelques uns de mes camarades buxynois furent ainsi tués.

La nuit du 6 juin 1944, en même temps que les troupes alliées débarquaient en Normandie, je prenais le maquis avec un groupe important de buxynois de tous âges ... trop sans doute pour constituer un groupe de maquisards vraiment efficace.

Nous logions dans des bâtiments désaffectés à Cruchaud. Un groupe venu de Laives nous rejoignait. Bientôt repérés ou dénoncés, nous ne pouvions demeurer longtemps ignorés des allemands. De fait, un jour, des avions ne cessèrent de tourner au-dessus de Cruchaud et des environs. Le lieu de campement devenait par trop dangereux.

Décision fut prise par les chefs de quitter de nuit Cruchaud pour rejoindre les grands bois de La Ferté, lieu plus proche au camouflage. Trois groupes furent constitués. J'étais dans le deuxième. Malheureusement le premier groupe se trompant de chemin dans la nuit arriva juste en face du camp allemand de Montagny. Et ne voilà-t-il pas qu'un membre de ce groupe, en s'asseyant, fit partir une balle de son pistolet qui alla se loger dans la jambe d'un camarade. Transport alors de quelques uns au hameau tout proche de Neuilly. Le bruit, les mouvements d'hommes furent repérés du camp allemand et sur les lieux arrivèrent en force des soldats allemands venus de Chalon. Bien que le petit groupe, avec le blessé, eut pris la précaution de se dessaisir de ses armes, cela ne trompa pas la troupe étrangère qui fusilla les maquisards présents et quelques personnes du hameau. Ils mirent ensuite le feu aux fermes et au château.

Le chef du maquis, Gaston FERRIER, était du nombre des fusillés. Ce fut alors la débandade du groupe restant, dans la nuit suivante, prenant la précaution (en état-ce une ?) de cacher les armes dans la nature. Personnellement j'avais en charge la liste des membres du maquis de Cruchaud avec la consigne de détruire cette liste en cas de danger ... ce qui fut fait !

C'est donc alors que je trouvais asile dans une famille amie, Buxy ayant mauvaise réputation. Heureusement les forces allemandes, avec le débarquement allié, prenaient le chemin de la Normandie. Elles avaient moins de temps et de possibilité pour la recherche des « terroristes ».

Vers le 15 août, comme déjà noté, eut lieu pour moi le deuxième départ au maquis. Ce fut au groupe dit « La Grenouille », de la 5^{ème} Compagnie du Bataillon de marche de St Gengoux-le-National, lui-même rattaché au régiment basé à Cluny. Commandé par un lieutenant d'active, Louis GENTIEN (un fils actuellement maire et conseiller général de Buxy), nous avions une unité bien structurée et composée en majorité de jeunes. Nous fûmes basés, en premier, dans des fermes de Montdornon (hameau de St Micaud). Notre mission était de harceler les troupes allemandes, en particulier sur la voie de chemin de fer passant à St Léger-sur-Dheune où se déplaçait un train blindé. Le groupe eut là plusieurs accrochages, heureusement sans pertes humaines, et assura des destructions sur la ligne. A signaler un déplacement au pont Jeanne-Rose qu'évacuèrent les allemands à l'arrivée des « gars du maquis ». Le groupe ramena des fûts d'essence et un grand cadre avec le portrait d'Hitler.

En ce lieu, avec joie, nous vîmes transiter quelques Jeeps venues de Normandie qui, de maquis en maquis, avaient traversé presque toute la France. Leurs occupants français se rendaient dans la vallée de la Saône pour appuyer les maquis qui se consacraient à harceler l'ennemi. S'ils eurent des succès, ils devaient, hélas, finalement payer ceux-ci de leur vie à Sennecey-le Grand.

Selon les consignes reçues notre groupe se déplaça pour s'installer dans les bois de St Sernin-du-Bois avec mission d'occuper la ville du Creusot. Quelques « personnalités creusotines » étaient en rapport avec notre groupe de maquisards. Un accrochage sérieux avec les allemands eut lieu à Bouviers (route de St Emiland au Creusot). Deux soldats allemands étaient tués, un autre fait prisonnier. Un des nôtres, KASMAREK, devait aussi y trouver la mort, et ses obsèques eurent lieu à l'église de St Sernin-du-Bois.

Quelques jours après, ce fut notre chef de groupe, le capitaine GENTIEN, qui devait se faire tuer dans une rencontre avec une colonne allemande remontant vers le Nord.

Le 6 septembre notre groupe entra au Creusot et s'installait dans les locaux scolaires de la paroisse St Henri. Les obsèques religieuses du capitaine GENTIEN eurent lieu en présence des maquisards et d'une foule nombreuse. Son corps fut ensuite inhumé à Jully-les-Buxy, lieu de sa résidence où vivaient son épouse et ses cinq enfants.

Harcelés par la Résistance les troupes allemandes quittaient notre région, surtout sous la pression des troupes françaises du Général de LATTRE de TASSIGNY. Nous quittâmes alors Le Creusot pour venir nous installer au Lycée Lamartine de Chalon-sur-Saône. Les maquisards furent invités, soit à rentrer chez eux, soit à signer un engagement pour la durée de la guerre, ce que je fis. Je fus affecté à l'Etat Major du 2^{ème} Bataillon de Marche. Un nouveau choix devait s'effectuer pour une intégration, soit avec les troupes du Général de LATTRE, soit à celles envoyées pour combattre les poches de résistance ennemie de la côte atlantique. Avant ce choix c'est alors que je fus atteint de rhumatismes articulaires aigus, hospitalisé deux mois à Chalon pour être conduit ensuite au sanatorium de Mardor.

Pour cette période de la Résistance, du maquis, de l'Armée F.F.I., comment là encore, ne pas rendre grâce au Seigneur. J'ai échappé à bien des dangers. D'excellents liens se sont noués avec des compagnons du maquis, jusqu'avec un musulman qui, du fait de sa religion, ne trouvait pas qu'amitié autour de lui. Nous avions foi en la victoire des forces alliées sur les dictatures hitlérienne et mussolinienne qui pensaient bien dominer l'Europe ... et le monde. Elle arriva enfin au bout de cinq années de guerre. **Merci, Seigneur !**

Détentes et loisirs

Sous ce titre on pourrait croire qu'il ne soit ici guère question de rendre grâce au Seigneur. Que nenni ! Notre Dieu n'est-il pas celui de la vraie joie, Celui qui désire, dans l'amour, rendre heureux tous les hommes ? Sans doute ne peut-il approuver tous les loisirs, lorsqu'en particulier, ceux-ci viennent causer du mal à notre esprit, à notre cœur, voire notre corps, ... et aux autres, nous rendent « moches » à ses yeux de Père.

S'il est vrai qu'à la suite de Jésus, son Fils, nous sommes invités à porter notre croix, c'est parce que celle-ci nous libère du péché, de ce qui nous défigure.

Comment notre Père des Cieux ne se réjouirait-il pas de nous voir heureux, même en ce monde bien imparfait ? Écoutons Jésus nous dire : *Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse* » (Mt 5,12) – « *Que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite* » (Jn 15,11) – « *une joie que nul ne pourra vous ravir* » (Jn 22, 2).

Elle existe la bonne détente. Ils sont nombreux les loisirs sains qui contribuent à élever l'âme. Les miens ? Enfant j'aimais la nature, les longues promenades avec mes parents sur les chaumes de Buxy avec, en été, d'agréables pique-niques. Avec Flora, la petite chienne du boulanger voisin, j'aimais courir à travers la colline. J'avais une passion pour l'histoire naturelle. Je m'intéressais aux plantes (j'avais une flore), aux insectes. J'épinglais toutes sortes de papillons. Nous avions un magasin avec une grande banque. Dans le bas de celle-ci il m'est arrivé d'installer des vers luisants et des grillons qui, la nuit, se signalaient par leur luminosité ou leur cri. Dans le même temps, le « louvetisme » me procura d'abondantes joies et, à la suite, j'aurais aimé devenir scout de France mais, comme déjà noté, mon père s'y opposa fermement.

Plus grand, le sport me devint attirant. Je fus membre d'une société de gymnastique et, plus tard, d'un club de foot.

La bal aussi était attractif. Cependant, avec la guerre et l'occupation, il n'était plus question de cinéma ou de bal. Furent alors organisées, entre copains du même âge, sorties, excursions dans la nature. A quelques-uns nous avons monté un petit orchestre baptisé pompeusement « Atomic Jazz » où je jouais du violon ... sans grand talent ! Nous faisons même du théâtre au profit des prisonniers de guerre.

Au bénéfice de la paroisse s'organisaient des kermesses. J'y prenais une grande part. La kermesse 1944 (juin ou juillet) est à signaler. Pour se rendre au camp du poste d'écoute de Montagny les allemand venant de Chalon passaient par Buxy. Beaucoup de jeunes étaient venus à cette kermesse. Un convoi allemand passant au village, bien de ces jeunes prirent peur et se sauvèrent. De leur côté les soldats, harcelés souvent par les maquisards, étaient nerveux, constamment sur le qui-vive. Ils tirèrent au fusil mitrailleur en direction des fuyards, ne faisant heureusement qu'un seul blessé au talon : un enfant. Mais ils emmenèrent à leur camp une quinzaine d'hommes arrêtés dans la cité tandis qu'à la kermesse tous les jeunes présents s'enfuyaient rapidement dans les vignes proches. A ce sujet je tiens à noter le courage du curé de Buxy qui se rendit aussitôt au poste d'écoute des allemands et obtint la libération des hommes emprisonnés, convainquant le commandant du poste que personne n'avait tiré sur ses soldats.

La paroisse possédait une petite chorale. Elle devint importante. Garçons et filles nous étions une quarantaine. J'aimais beaucoup le chant choral et ne manquait pas les répétitions. Nous y emmenions un jeune handicapé ainsi que dans nos excursions.

Bien évidemment avec l'entrée au maquis et sa suite il n'était plus question de loisirs. Une autre page allait se tourner où demeura la joie du cœur. Pour tous ces loisirs mentionnés – et d'autres dont j'ai perdu le souvenir – je tiens encore à dire : **Merci, Seigneur !**

20 ans à l'Evêché d'Autun (1952-1972)

Prêtre, Seigneur, je n'en étais pas digne ... mais ton amour est sans limites. Merci !

Je vais donc reprendre maintenant ma vie sacerdotale dans les grands évènements qui me font rendre grâce au Seigneur ... jusqu'à l'an 2000.

A la sortie des études au Séminaire, en juillet 1952, le Supérieur me convoqua pour m'aviser qu'advierait une nomination qui, peut-être, ne me ferait guère plaisir.

De fait, après le temps des grandes vacances, j'apprenais, sans enthousiasme, ma nomination à la chancellerie de l'Evêché d'Autun. Quitter la perception pour reprendre des fonctions administratives, avouons que cela ne faisait guère penser à un ministère pastoral avec, au cœur, le souci d'annoncer Jésus Christ, mieux connu et mieux aimé après les années de séminaire.

A cette époque où nous étions plus de 100 au Grand Séminaire, les prêtres ordonnés étaient nombreux et, dans l'obéissance, je n'opposais aucun argument à cette nomination.

Heureusement, Monseigneur LEBRUN, repérant sans doute mon peu d'enthousiasme pour cet emploi à l'Evêché, me donna-t-il quelques fonctions plus pastorales. Je fus donc affecté également à la paroisse St Jean d'Autun où le Père BOILLOT, alors curé, m'appela, vu le temps dont je disposais, son « quart de vicaire ».

La fonction « administrative » ne devait durer qu'environ une année durant laquelle je logeais chez un Vicaire Général, Monseigneur PACAUD. Cela me conduisit à de sympathiques contacts dans la rue Blanche où il résidait, contacts qui devaient perdurer par la suite. Mgr LEBRUN, dans le bureau où je travaillais, vint donc un jour me trouver pour me demander de devenir son « secrétaire particulier ».

Bien simplement, je reconnais que cette nomination, malgré l'honneur qui m'était fait, ne me réjouit pas davantage que la première à la Chancellerie. C'est donc avec cette fonction principale et mon logement à l'Evêché que je faisais surtout mes « premières armes » de prêtre.

Avec des tonalités différentes, les quatorze ans passés avec Mgr LEBRUN et les six années avec Mgr LE BOURGEOIS me virent donc assurer un travail de secrétariat. Par les sujets traités, quantités de réponses aux lettres reçues, les rencontres occasionnées, les confidences inévitables dues à une collaboration de proximité avec l'Evêque, mais aussi les Vicaires Généraux et les prêtres « des Œuvres », s'effectuait une formation de l'esprit et du cœur dont je ne percevais pas alors l'importance. Sans parler du dialogue avec l'un ou l'autre Evêque, avec les repas partagés avec des personnalités (Evêques, Cardinaux, responsables de nombreuses associations, des personnes comme Frère Roger SCHUTZ de Taizé, Madame de LATTRE de TASSIGNY venant passer quelques jours à l'Evêché où son fils, blessé, fut accueilli lors de la bataille d'Autun), mais encore prêtres et laïcs rendant compte de leurs activités ... des horizons nouveaux et élargis s'offraient à mon esprit. Et comment ne pas être touché par la confiance accordée par Mgr LEBRUN lorsqu'il dut s'absenter longuement lors des sessions du Concile Vatican II : j'avais mission d'ouvrir son courrier personnel pour lui faire parvenir seulement les lettres importantes.

J'aurais également, au cours de cette présence à l'Evêché, à accepter des responsabilités plus grandes, comme celle de Directeur dans l'organisation des pèlerinages diocésains à Lourdes. Là encore, sans oublier les grâces dont on bénéficie dans cet important sanctuaire marial, que de rencontres avec l'Hospitalité diocésaine, les malades conduits à Lourdes et nombre de pèlerins.

Comme Directeur de Pèlerinages, de 1966 à 1972, je pris aussi l'initiative de pèlerinages en Terre Sainte et à Fatima au Portugal. Cela n'a pas été, bien sûr, sans profit spirituel et intellectuel.. Mgr LEBRUN me confia également la charge d'aumônier d'un groupe de J.I.C. qui avait coutume de se réunir à l'Evêché.

Déjà signalées auparavant mes fonctions « vicariales » à la paroisse St Jean d'Autun. Elles me mirent en contact, dès 1952 avec le Père BOILLOT, un prêtre qui avait le don de rassembler, dans les locaux paroissiaux, de nombreux jeunes, étrangers mêmes aux limites paroissiales. Par ses créations « associatives » il avait su enthousiasmer : la Clique musicale – le club de foot – les majorettes. Personnellement il me confia des responsabilités, lesquelles, durant la longue période où lui succéda le Père MANNEVEAU, se partagèrent avec la venue de vicaires. Ce furent des charges d'aumônerie d'une J.E.C.F. de l'école publique (C.E.G. filles) située près de l'église, mais aussi dans l'école Anne-Marie JAVOUHEY tenue par des religieuses de St Joseph de Cluny. Responsabilités encore de J.O.C., puis avec le Père MANNEVEAU d'un groupe de J.O.C.F. D'où multiplication de contacts qui ne s'arrêtèrent pas là puisque, dès mon arrivée, me fut confiée – et cela pour 20 années – la fonction de diriger la chorale paroissiale, ce dont j'aimais m'acquitter – et qui me valut la célébration de quelques mariages. Bien évidemment ma présence dominicale à St Jean fut pour moi l'occasion de célébrer des messes avec homélie. Et je n'oublierai pas la fonction d'assurer les confessions surtout les samedis après-midi.

Toujours durant ces 20 années autunoises, mes vacances d'un mois se passèrent dans des fonctions qui me plaisaient, celles d'aumônier de colonies de vacances – filles (plus reposantes que celles de garçons que j'avais connues étant séminariste) : colonie jurassienne de Chaux-des-Prés (colo de Buxy) puis de Chambly (colo de St Jean d'Autun). Une année au Pommoy (région du Morvan) ne me valut pas grand chose puisque le deuxième jour, en voulant jouer comme un gamin, je me cassais le poignet (gauche ... ce qui ne m'empêchait pas d'écrire !)

En ces années autunoises, une saine détente s'effectuait avec ce que nous nommions « le baladoir ». Chaque année, le groupe des prêtres de l'Evêché s'organisait pour prendre quelques jours de vacances en un point ou l'autre de notre France ou même de pays voisins. J'en garde un excellent souvenir ! Ce n'était pas triste !

Toujours durant cette période je signale l'accueil de mes parents dans une dépendance de l'Evêché. Agés ils habitaient à Buxy dans un logement trop vaste et peu confortable. Mgr Lebrun accepta qu'ils résident dans une maison incluse dans le domaine de l'Evêché après le décès d'une locataire.

Arrivés en 1955, ils y demeurèrent jusqu'à leur mort, mon père en 1960, ma mère en 1968, heureux sur leurs vieux jours d'être près de moi, comme moi-même près d'eux. Et dire que mon père me prédisait d'être malheureux !

Si durant ce séjour autunois tout ne fut pas sans quelques ombres, en définitive il me faut en rendre vraiment grâce au Seigneur. **Merci, Seigneur !**

20 ans à Verdun-sur-le-Doubs (1972-1992)

Si je dois considérer comme positives mes fonctions diverses à Autun, je n'en gardais pas moins l'espoir de connaître un ministère plus « pastoral ». Au bout de 3ans de présence avec le Père LE BOURGEOIS, âgé déjà de 46 ans, je lui fis part de ce désir. Il me demanda de patienter un peu et ce n'est que 3 ans plus tard que je fus nommé curé de Verdun-sur-le-Doubs, recevant, cette fois avec joie, cette nouvelle nomination.

J'arrivais dans cette cité rurale le 14 août 1972, concélébrant avec le Père BEAL, mon prédécesseur, la fête du 15 août. Le Père BEAL ne pouvant rejoindre rapidement, à ce moment là, la paroisse d'Ouroux-sur-Saône où il était nommé, je passais avec lui une quinzaine de jours profitant de ses renseignements et de ses conseils pour ma tâche de curé-novice. M'aidèrent bien également les confrères du Secteur.

Bien des événements, bien des choses seraient à mentionner dans cette tâche pastorale. Comme tout prêtre de paroisse il me fallut organiser les catéchismes, célébrer l'Eucharistie (à plusieurs reprises chaque dimanche), préparer et présider des réunions bien diverses, visiter des malades, préparer et célébrer baptêmes, mariages, obsèques ... et annoncer de son mieux Jésus Christ dans toutes ces rencontres et d'autres nées de diverses circonstances ou de connaissances amicales. Je confesserai toutefois qu'après 30 ans de « bureau » et d'études, j'ai toujours eu des difficultés à m'évader de la cure lorsque ce n'était pas nécessaire.

La cure ! Il faut en parler. Je trouvais les bâtiments dans un état lamentable. Heureusement, que dans ce début de ministère, venait me rejoindre mon frère Louis, célibataire, retraité de la T.C.R.P. (R.A.T.P. ensuite) et d'un groupement d'assurances. Il vendit son appartement de Boulogne-Billancourt pour devenir un compagnon de vie vraiment agréable et qui sut être un auxiliaire précieux par ses qualités d'accueil, et, il faut le dire, ses qualités culinaires et artistiques, sans compter des fonctions artisanales. Un souhait que ma mère m'avait exprimé !

N'empêche qu'au départ, avec l'aide de l'Association diocésaine (la Bourgogne Immobilière), il fallut connaître durant un an et demi la présence d'ouvriers dans la maison. Ce ne fut pas toujours du plus agréable et quelques incidents émaillèrent la vie dans la maison curiale.. Enfin les travaux finirent par s'achever et le séjour devint très satisfaisant..

Merci, Seigneur pour les 20 ans de cette vie verdunoise. Elle fut parfois harassante mais si pleine de joie. Comme pour la plupart des prêtres, elle comporta ce que j'ai mentionné auparavant. Je puis cependant signaler quelques fonctions davantage « dans mes cordes » ou mes « attirances ».

C'est ainsi que sur la proposition d'un confrère et l'approbation de notre Evêque (le Père LE BOURGEOIS) notre secteur pastoral adopta en 1974 la mise en commun des finances paroissiales. Ce ne fut pas sans quelques problèmes et quelques critiques, mais le résultat fut globalement positif. Mes anciennes fonctions à la perception furent bien utiles pour mettre d'aplomb la comptabilité que je pus d'ailleurs confier à un laïc avant mon départ de Verdun. Rédaction et confection du bulletin de secteur « En Avant » furent aussi pour moi une tâche dont mon ministère à l'Evêché m'apporta d'utiles renseignements.

Paroisses nouvelles prises en charge avec Verdun, responsabilité du secteur pastoral, d'un comité de gestion devenu selon le droit « Conseil économique », formation théologique et liturgique des laïcs, tout cela comportait préparations et nombreuses réunions ...mais que de contacts attachants devenus parfois vraiment amicaux.

Si le décès de mon frère Louis à la suite d'un cancer, en 1982, fut pour moi une rude épreuve, compensée cependant dans l'espérance de retrouvailles dans le Seigneur ... quand il voudra ! ... j'eus la joie d'accueillir d'autres confrères à la cure. Tout d'abord un séminariste, Noël, qui vint faire des stages avant de devenir prêtre et vicaire, puis Claude, autre prêtre du secteur et, au départ de Noël, Dominique. Notre « famille » n'était pas triste !

Dans ce temps « verdunois » je n'oublierai pas de mentionner, avec la formation liturgique, mon attrait pour former une chorale paroissiale comme je m'en avais été chargé à St Jean d'Autun.

Voilà ! Voilà encore la nécessité de dire « **Merci, Seigneur** » pour ma vie et mes fonctions sacerdotales dans le secteur de Verdun.

Au bout de 20 années de présence dans ce secteur et avec l'âge (près de 70 ans) la charge pastorale ne me pesait pas, mais je sentais croître les difficultés à l'assurer convenablement. De nouvelles dispositions étaient à prendre qui demandaient du temps et plus de jeunesse pour les assurer. Je demandais donc de quitter Verdun non sans éprouver une petite « peine de cœur » de devoir rompre obligatoirement bien des relations amicales. Ma demande fut acceptée de Mgr SEGUY, nouvel Evêque, et c'est ainsi que je quittais Verdun pour résider de nouveau à Autun, mais à la Maison St Antoine, avec le vœu d'y demeurer jusqu'à mes derniers jours.

De nouveau Autunois.

Me voici donc redevenu autunois après avoir fêté à Verdun mes 40 années de sacerdoce - ce dont j'ai rendu grâce - et annoncé à cette occasion mon départ de la cité.

Si ma résidence était autunoise, ma nomination m'attribuait, en un premier temps, la paroisse de Curgy à laquelle viendront s'adjoindre par la suite les paroisses de Sully et St Léger-du-Bois. De plus, j'aurai à assurer, à nouveau mais pour peu de temps, la fonction de responsable de secteur. Il s'agit du secteur d'Epinaç.

Dans ce coin du Morvan, avec trois autres prêtres et un diacre, nous aurons à travailler ensemble, surtout à la formation des laïcs aux responsabilités pastorales appelées par leur baptême, comme à bâtir la « grande paroisse » qui comporte 14 clochers et prendra le nom de « Notre Dame de la Drée ». Ici également un bulletin paroissial « Eglise Vivante ». Ici encore le souci d'unir le plus possible les chrétiens partageant les mêmes responsabilités. Ici toujours un attachement personnel à une chorale. Mais, bien évidemment, il ne faudrait pas oublier toute une tâche missionnaire que comprend obligatoirement la fonction de prêtre pour répondre à l'appel de l'Evangile. Je ne veux pas entrer dans les détails.

Puis-je cependant mentionner quelques « clins d'œil » du Seigneur. Celui, par exemple, de retrouver dans un document ancien une messe de « Marthe et Marie » au moment où une entité paroissiale comprenant Curgy, St Léger-du-Bois et Sully prenait ce nom. Et cet autre, à la suite d'un nettoyage par des dames des statues de l'église de St Léger : nid dans la couronne de la Vierge - déplacement dans le clocher de ce nid rempli d'oisillons - découverte de ce fait d'une statue de Notre Dame, en bois, sans doute du XVIII^{ème} siècle - restauration de cette statue qui prendra le nom de « Notre Dame de la Drée » et aura son assise dans l'église toute proche de la rivière : la Drée.

L'arrivée sur le secteur d'Epinaç du Père JASKOT me fera prendre le statut de prêtre auxiliaire, et ensuite, avec l'arrivée du Père DUMAS, dans ma 75^{ème} année, celui de prêtre retraité.

Ainsi s'achèvent mes fonctions d'un ministère pastoral en paroisse, lesquelles m'ont conduit tant de fois à rendre grâce, à répéter : **Merci Seigneur !**

Ce n'est pas une fin de vie sacerdotale. Plus modestement, d'une autre façon, il faut continuer à servir le Seigneur et ses frères. Nommé chanoine titulaire de la Cathédrale, je n'y vois aucun honneur, mais la nécessité de mieux prier pour notre diocèse mais aussi pour toutes les grandes intentions de l'Eglise.

Au terme de cette espèce de « curriculum vitae », me voici en cet an 2000 âgé de 77 ans.

Comment ne pas signaler enfin, en cette année, juste avant d'imprimer ces pages, le fait d'avoir échappé d'extrême justesse à un accident qui aurait pu connaître des conséquences très graves. Ce fut à Verdun-sur-le-Doubs, le 2 novembre « Jour des morts ». Je me rendais au cimetière pour prier sur la tombe de mon frère Louis. J'étais accompagné dans ma voiture par Madeleine, une verdunoise ayant des liens avec ma famille dont le mari et bien des siens étaient aussi inhumés au cimetière de Verdun. Arrivant sur la place de l'église, une autre voiture remplie de jeunes déboucha sur ma gauche. Conduite trop rapidement, elle ne put prendre son virage comme il l'aurait fallu. Elle fut déportée, passa devant la mienne. A une fraction de seconde sans doute aurait eu lieu le choc des deux voitures. Heureusement j'avais eu le temps de freiner en voyant la voiture venir sur moi. Heureusement le jeune conducteur avait pu reprendre le contrôle de son véhicule et se repositionner sur la route. Heureusement un sale temps avait écarté tout groupe sur la place de l'église au lieu où passa la voiture des jeunes. Mais on « avait eu chaud » !

Comment, une nouvelle fois, ne pas rendre grâce au Seigneur qui m'indiquait, et aux autres aussi peut-être, qu'il fallait toujours « être prêt ». **Merci Seigneur !**

Je sais bien qu'il me faudra quitter ce monde. Dans un temps proche ? plus éloigné ? Je ne sais. Dieu le sait. Mais j'ai confiance en Celui qui est Amour. Malgré toutes mes déficiences, mes péchés, il saura bien m'accueillir en son Royaume, ayant donné ma vie à son service.

Et je veux donc crier, chanter **ma foi** :

- *dans le Père, Dieu-Amour infiniment bon et miséricordieux ;*
- *en Jésus, son fils unique, notre Sauveur qui nous a tracé le chemin d'amour pour rejoindre le Père en sachant nous aimer les uns les autres ;*
- *en l'Esprit Saint, Esprit d'amour qui nous renouvelle pour vivre en véritables enfants de Dieu ...si nous savons ouvrir nos cœurs à sa présence.*

Crier, chanter **mon espérance** :

- *dans la vie éternelle et la résurrection à l'image de Jésus, espérance en un monde nouveau qui se construit déjà aujourd'hui ;*
- *en cette rencontre avec le Seigneur, Maître des temps et de l'histoire en notre Dieu tout puissant en amour ;*
- *en cette rencontre aussi avec tous les saints dont nous ne connaissons parfois pas le nom, mais également avec tant de visages connus, aimés sur cette terre et accueillis au Royaume de l'Amour.*

Crier, chanter **cet amour** :

- *qui donne vie et bâtit le Corps du Christ jusqu'en sa plénitude lorsque le Père le verra achevé.*

Oui, pour tout cela et pour bien d'autres choses non écrites ou oubliées, je te rends grâce et veut te dire encore dans la joie, **dans ta joie** :

Merci, Seigneur !

« Ne me rejette pas maintenant que j'ai vieilli ;
alors que décline ma vigueur, ne m'abandonne pas ».
« Joie sur mes lèvres qui chantent pour toi,
et dans mon âme que tu as rachetée.

Ps. 70 v 9 et 23

Merci, Marie !

Les lignes écrites précédemment demandent un complément. Il est exprimé par ce titre nouveau : **Merci, Marie !**

Comment, en effet, ne pas rendre grâce aussi à celle qui m'a puissamment aidé à découvrir son fils Jésus comme Celui qui est le Sauveur du monde, notre Sauveur, Fils unique de Dieu ?

Oui, merci Marie, notre Mère du Ciel, pour ta tendresse de maman envers tous les hommes, pour les attentions particulières que tu as bien voulu m'accorder, toi qui ne cesses de nous dire en nous montrant ton Fils : « Faites tout ce qu'il vous dira ».

Des attentions particulières, chacun sans doute, s'il est ouvert à la Parole de Dieu et à Marie, peut en découvrir dans sa vie.

Dans mon propre itinéraire jusqu'à l'an 2000, je veux ici en rapporter quelques-unes dont j'ai plus spécialement le souvenir. Il y en a eu bien d'autres, j'en suis certain ... déjà en enfance et jeunesse. Avec le « Notre Père », le « **Je vous salue Marie** » fut la prière le plus souvent prononcée. Mais mes souvenirs se situent surtout plus tard. Déjà, comme je l'ai signalé, au moment de l'invasion allemande et de l'évacuation des employés P.T.T. dont j'étais. Au Puy, ce contact avec Marie se renouvela dans la démarche auprès de **Notre-Dame du Puy**.

De retour à Buxy, je ne puis passer sous silence une prière plus fervente à Marie, comme ces petits pèlerinages paroissiaux à **Notre-Dame de Buxy**, plus loin parfois avec d'autres jeunes à **Notre-Dame de Varanges** sur les chaumes de Givry.

Décision prise d'abandonner mon emploi à la perception buxynoise et d'entrer au séminaire, ma dévotion à la Vierge Marie ne put que s'accroître. La grave maladie de 1945, décrite, soit seul, soit avec ma mère, me vit réciter le chapelet quotidiennement

*La guérison obtenue tu n'y es certainement pas étrangère. **Merci, Marie !***

Le séminaire, bien évidemment, était là pour nous donner, dans notre formation spirituelle, une dévotion fréquente, équilibrée, à Notre-Dame. La place de Marie en mon cœur ne pouvait qu'y gagner, comme dans ma vie de prêtre et mon ministère sacerdotal.

Séminariste, je fis un premier pèlerinage à **Lourdes** en 1947. Il sera suivi de nombreux pèlerinages en ce lieu marial puisque, comme prêtre, je pris de plus en plus de responsabilités dans le pèlerinage diocésain. Curé de Verdun-sur-le-Doubs, j'étais tout désigné pour y conduire un groupe de paroissiens du secteur. C'était pour moi, tous ces pèlerinages, l'occasion de prier longuement devant la grotte des apparitions. **Fatima, La Salette**, sans compter des lieux divers de **Terre Sainte** furent également l'occasion de prier plus intensément **Marie**.

Que personne ne soit donc étonné, comme on aime posséder et contempler chez soi des photos de famille, d'avoir cherché à restaurer et mettre en valeur des sculptures de Marie : une Vierge en bois de Verdun-sur-le-Doubs que mon frère Louis prit l'initiative de remettre en état et qui prit place solennellement ensuite dans une chapelle dédiée à elle dans l'église.

Ce fut aussi la restauration de celle qui deviendra à St Léger-du-Bois, Notre-Dame de la Drée, dont je devins, par goût, l'artisan restaurateur.

Enfin, à la Maison St Antoine, la statue en fonte, repeinte, de « Notre-Dame de toutes grâces », installée au fond du parc de la Maison et dont un tailleur de pierre, ami, me confectionna le socle

Marie, dans ma vie civile, de séminariste, de prêtre, tu as pris une grande place et je suis sûr que, grâce à toi, des chutes me furent évitées et des guérisons obtenues. Comme beaucoup je ne t'ai pas offert que des joies. De mes péchés ne m'as-tu pas guidé pour en obtenir le pardon et pour me réconcilier avec le Seigneur ... et aussi avec des frères et sœurs ?

De ton aide qui fut discrète mais efficace, comme de l'accompagnement que tu ne cesses de me prodiguer, comme à tous ceux et celles qui se confient à toi ... jusqu'à la vie éternelle, je veux te dire, bien simplement mais avec tout mon cœur :

Merci, Marie !

Supplément 2005

Après avoir écrit en l'an 2000 un rapide « bilan de vie » dans lequel je voulais signaler « la main du Seigneur » qui m'a aimé, guidé, pardonné, au bout de 5 nouvelles années je tiens à compléter par quelques notes cet amour infini de Dieu et lui rendre grâce. Certes, cet amour infini, le Seigneur le manifeste à tous les êtres humains. Nous n'en sommes pas toujours de bons lecteurs. Existent de sa part, très certainement pour chacun, ces « clins d'œil » d'amour dans les joies mais aussi jusque dans les épreuves.

Dans ma présence à la Maison St Antoine, en ces nouvelles cinq années, quels sont donc, pour moi, les mercis qui doivent s'ajouter aux nombreux déjà exprimés ?

En premier je dois mentionner, malgré un état de santé fragile et mon âge avancé, la possibilité d'accomplir un ministère pastoral missionnaire hors celui d'une charge paroissiale. La Maison St Antoine avec ses résidents, mes connaissances autunoises et de la région d'Autun offrent des possibilités nombreuses de rencontres et de visites. Plus qu'autrefois s'amplifie dans ma vie la place de la prière dont l'importance ne peut être que fortement soulignée ... surtout lorsqu'on est Chanoine titulaire de la Cathédrale !

Depuis ma nouvelle arrivée à Autun j'ai pu prendre quelques petites responsabilités pour aider la marche de l'Eglise. Ainsi des travaux aux Archives de l'Evêché qui ont dû d'ailleurs se restreindre après un accident de santé dont je parlerai plus loin. Des actions de bricolage en notre Maison ont apporté également quelques bienfaits. Plus sérieusement et correspondant mieux à mes fonctions sacerdotales j'assure, presque chaque semaine, une messe à l'hôpital d'Autun pour les malades et des personnes venant au marché du vendredi. Je suis requis parfois pour donner les sacrements de réconciliation et des malades à cet hôpital. Fréquemment les dimanches j'assure la célébration d'une messe dans une grande paroisse voisine d'Autun.

En 2002 j'ai pu me procurer un ordinateur et m'initier à son fonctionnement. Sur Internet il me permet d'envoyer des homélies et réflexions à de nombreux correspondants et de façon très régulière. L'Esprit Saint et Marie que je prie avant de les écrire doivent bien m'inspirer et par là le moyen d'atteindre des cœurs.

J'ai eu également l'occasion du prêt puis de l'achat d'un violon. Dans ma prime jeunesse j'avais pratiqué un peu de cet instrument musical. Je me suis lancé à une meilleure formation, et s'il me donne parfois un divertissement personnel, il m'est utile pour participer à diverses animations. Certains malades sont heureux de visites musicales. Dans la même intention j'ai pu créer ici une petite chorale, sans prétention évidemment, mais qui peut contribuer aussi aux animations.

Comment pour tout cela ne pas remercier le Seigneur qui m'accorde assez de santé pour accomplir des activités que j'essaie de mettre à son service.

Si ma santé, durant ces 5 années, n'a pas été sans comporter quelques à-coups, en particulier celui d'une opération de la prostate après quelques « douceurs » au niveau vessie, il me faut nommer une épreuve qui aurait pu avoir de graves conséquences mais s'est finalement soldée par un véritable « rajeunissement ».

N'y aurai-il pas là encore un « clin d'œil » du Seigneur ?

Le jeudi 3 février 2005 j'avais à présider les obsèques d'une résidente de St Antoine. Juste avant la célébration j'étais informé par l'aumônier du décès du Père LE BOURGEOIS, notre ancien évêque dont je fus durant 6 ans le secrétaire particulier. Son départ n'était pas sans m'affecter et je comptais bien participer aux obsèques qui devaient avoir lieu quelques jours plus tard à la cathédrale d'Autun. Le soir du même jeudi, regardant dans mon studio la télévision avant de rejoindre le réfectoire pour le souper, d'un seul coup je vois deux postes et tout m'apparaît en double y compris les personnes. Perte d'équilibre, vomissement important, appel du docteur de garde. Nuit sans sommeil malgré cachet et examen. Le lendemain dans le même état mon généraliste m'envoie à l'hôpital. Dirigé alors au Creusot pour passer un scanner (en ambulance je voyais en double la voiture qui suivait). L'analyse se révélait satisfaisante. Retour à l'hôpital avec examens et traitement, la vue redevenait normale.

Le mardi suivant les obsèques du Père LE BOURGEOIS avaient lieu en après-midi. Je demandais la permission – accordée – de célébrer la messe à son intention à la chapelle. Avant de m'y rendre, ayant changé de bréviaire, ne voit-il pas qu'une photo du Père LE BOURGEOIS tombe de mon bréviaire. Il m'en avait fait cadeau. Je célébrais la messe seul, mais avec sa photo sur l'autel : une messe particulière par son ancien secrétaire particulier !

Des examens médicaux qui ont suivi la présence de quantité d'apnées du sommeil se sont révélés. Mes nuits désormais comportent le port d'un appareil respiratoire pour leur disparition. Leur présence n'était sans doute pas étrangère à l'accident vasculaire cérébral dont je viens de parler. Le résultat actuel est une meilleure respiration et une facilité plus grande au footing. Vous voyez bien que pour moi, comme pour beaucoup d'autres d'ailleurs, je ne puis que dire : « Merci Seigneur ».

Puis-je encore ajouter, chacun connaissant la mort en martyr de Frère Roger de Taizé, que j'avais bien connu au cours de ses nombreuses venues à l'Evêché d'Autun, sa demande de bénédiction au cours d'une rapide entrevue en 1995. Devant mon hésitation il me rappela ma qualité de prêtre catholique. Quelle humilité de sa part devant ma petite personne se sentant bien pauvre devant une sainteté qui ne fait guère de doute.

J'aurais peut-être à écrire sur la situation en regard de l'Evangile dans notre Maison de retraite devenue EHPAD. Gardera-t-elle sa spécificité en faveur des prêtres ? Question complexe pour laquelle présentement je m'abstiens de répondre.

En ma possession une lettre du Père LE BOURGEOIS, « d'Epiphanie 2001 », après l'envoi de mon témoignage de vie 2000 me disait : « j'espère que vous l'avez fait connaître autour de vous ». Je l'ai fait un peu et remercie encore celles et ceux qui ont répondu à cet envoi.

Vive Dieu ! dit un cantique. C'est ce que j'ai envie de chanter au soir de ma vie, en sachant bien, que d'une façon ou d'une autre, et c'est mon espérance, ce sera le chant de ma vie éternelle puisque Dieu est Amour.

Supplément 2009

Les années passent ... et je suis encore présent à la « Résidence St Antoine ». Les facultés, surtout corporelles, se réduisent. Par exemple je ne peux plus assurer les interventions de bricolage que j'aimais rendre auparavant. La mémoire aussi en « prend un coup ». Heureusement j'ai le sentiment de garder, grâce au Seigneur, en lui ma foi et mon amour, ce qui peut s'effectuer avec un rôle plus important accordé à la prière et la méditation.

Simplement, en cette page, je me contenterais de signaler quelques faits, non sans rapport avec le Christ ... ou le démon !

Auparavant notons la présence du nouvel Evêque sur notre diocèse, le Père Benoît RIVIERE. Nous l'accueillons avec joie, d'autant plus qu'il est jeune, plein de dynamisme, très ouvert aux jeunes ... sans oublier les retraités !

Des incidents particuliers sont à relever :

A Noël 2007 je devais assurer la messe du jour à Antully (petit bourg à 12 km d'Autun). Présent à l'église une demi-heure avant la célébration, préparant l'autel, voilà que le feu éclate dans un appareil de chauffage à la sacristie. Il avait été révisé 48 heures auparavant. Vu le danger d'extension de l'incendie j'appelle les pompiers d'Autun. Quand ils arriveront, la porte de la sacristie ayant été fermée, le feu sera éteint mais l'église remplie de fumée de mazout ne permettait pas la célébration. Vu les conséquences et l'horaire il n'était plus possible de la célébrer ailleurs.

Après une opération réussie d'une double cataracte en septembre et décembre 2008, à Noël j'ai parcouru les couloirs de la Maison avec mon violon, jouant des airs de cantiques de Noël. Le lendemain tendinite au poignet, suivie d'une forte bronchite. A la suite gastro-entérite puis douloureuse stigmoïdite qui m'entraîne à l'hôpital. De retour je contracte la maladie d'Horton (pour la 2^{ème} fois) qui m'oblige à des soins assez longs, heureusement sans souffrance.

J'en ai profité, après de nombreux séjours en hôpital et de contacts avec des maisons de retraite, pour écrire quelques notes au sujet des relations avec les personnes âgées. Je me permets, comme il m'a été demandé, de les rajouter en annexe. Elles peuvent être utiles pour certaines personnes.

J'en suis là ... confiant aux prières des lecteurs et lectrices la suite de ma vie ici-bas dans l'espérance de tous nous retrouver et nous aimer au Royaume de l'Amour !

Oui, à 86 « printemps », je fais partie de ceux appelés « personnes âgées », terme plus convenable aujourd'hui que le titre de cet article ... ce qui ne change rien à la condition, mais est mieux agréé.

Mon état de prêtre et plusieurs séjours en hôpital, m'ont fait prendre conscience de certains éléments, qui seraient à prendre en considération pour essayer de rendre plus heureux ceux et celles dont le grand âge apporte fréquemment difficultés et souffrances. Certes on les retrouve mentionnés dans la presse et autres médias avec plus ou moins de nuances. Mais plus qu'ajouter un article du même genre ou juger de problèmes étudiés par des instances régionales, nationales, ou autres organismes, je voudrais m'attacher à ces « petites choses » observées, surtout vis à vis des résidents en maisons de retraite (j'en suis) ou d'hôpital. Pour ce faire, je me suis entouré des conseils de personnes instruites en la matière. C'est dire que cet article n'est pas que personnel !

Les conditions personnelles

La mémoire. Chacun sait qu'avec l'âge avancé, elle se trouve souvent affectée et parfois très fortement.

Il faut savoir, pour ceux et celles qui se trouvent en relation avec les personnes concernées, que cette affection peut être si forte, comme dans la maladie d'Alzheimer, que les oublis s'affichent parfois dans les minutes suivant une conversation. Il existe alors la tentation de rappeler la déficience, avec plus ou moins de sollicitude : « je te l'ai déjà dit ! – tu répètes toujours la même chose ! » La remarque parfois agressive peut causer une souffrance certaine et le silence à ce sujet serait peut-être préférable...

Si la science et les moyens techniques d'aujourd'hui ont fait d'immenses progrès pour soigner et guérir les affections, y compris celles de la mémoire, d'autres sont encore fréquentes et atteignent de nombreuses personnes âgées.

La surdité. Plus ou moins sourdes, les personnes âgées n'aiment guère faire répéter ce qu'elles n'ont pas ou mal compris. S'en suivent des « oui » sans véritable certitude. Leurs interlocuteurs ont pourtant des moyens de se faire comprendre sans « rugir » ! Parler lentement et très distinctement est d'une grande utilité et quelquefois le « toucher » (prendre la main – embrasser) peut remplacer la parole.

La vue basse ou la cécité. S'il est important de faire connaître aux personnes atteintes de cette affection les moyens techniques existants pour lire ou se faire comprendre, il n'en reste pas moins des impossibilités de communication. Une relation amicale peut alors être appréciée pour offrir la connaissance de l'actualité et de certains événements ... ou pour effectuer un déplacement.

La locomotion. Beaucoup de personnes âgées n'ont plus la facilité d'exercer le footing et à plus forte raison, le cyclisme ou la conduite. Pour ces personnes dépendantes, les longues heures en fauteuil roulant sont fréquentes en maisons de retraite. Avec l'attente imposée, accepter cette condition n'est pas des plus agréables. Garder son calme et savoir sourire est excellent pour un personnel de service souvent débordé, parce que trop petit en nombre. La communication avec un voisin, et la prière pour qui croit, sont des dispositions utiles dans un temps de patience.

Entre « personnes âgées » En demeurant chez soi, il est sans doute plus facile d'avoir des relations avec sa famille, ses voisins, ou d'autres personnes, mais il faut bien constater qu'en maisons de retraite ou hôpital, les relations sont beaucoup plus compliquées.

Les conditions de la maison d'accueil ne favorisent pas obligatoirement les préoccupations au sujet de l'éthique. On peut cependant comprendre que rechercher automatiquement la solitude ou fermer sa porte à toute visite n'est pas toujours le signe d'une ouverture du cœur, conseillée pour plus de bonheur en commun. Là comme ailleurs, l'attention sympathique aux autres est de bon aloi.

L'accueil C'est là un point très important pour les personnes âgées qui arrivent en maisons de retraite ou hôpital, surtout en gériatrie ou pour un long séjour.

Il concerne bien entendu en premier, les personnes âgées elles-mêmes qui peuvent arriver avec des sentiments bien différents suivant leur état de santé et leurs dispositions intérieures, variables parfois selon les possibilités familiales à leur égard. Autant que possible il est bon de prendre conscience que l'accueillant puisse être surmené et avoir un temps limité pour l'accueil.

Mais c'est surtout à l'accueillant de consacrer une attention spéciale, tant ce moment de l'arrivée joue un rôle important pour le nouveau venu vis à vis de ce lieu inconnu, ceci, pour toute la durée de son séjour. C'est là que jouent beaucoup le dialogue, le sourire, et les « petits riens » d'attention qui vont marquer une volonté de respect et pourquoi pas, d'amour, quel(le) que soit celui ou celle qui arrive, la dépendance étant ce qu'il y a de plus dur à accepter. Notons que l'accueil doit être celui de tous les membres d'une communauté, y compris des résidents déjà présents.

Le choix du personnel chargé de cet office n'est peut-être pas négligeable.

Personnel de service en maison de retraite ou hôpital

Si tous les résidents en maison de retraite ou hôpital ont droit à la considération et aussi droit à voir respecter leur dignité humaine, il est utile d'attirer l'attention sur ceux et celles que le temps a fini par cataloguer le « 4^{ème} âge ».

Il est bon de noter que le vieillissement, s'il dégrade parfois les conditions corporelles, ne va pas toujours faire de même pour l'intellect et le spirituel.

Si bien souvent des connaissances intellectuelles ont été oubliées, les possibilités d'en acquérir de nouvelles ne sont pas obligatoirement éteintes. Les comportements humains peuvent s'améliorer mais aussi parfois se signaler par des façons dites « limites » chez tel ou telle. Jusqu'où va la faute ? Bien difficile de le dire. Ne pas en être étonné. Souvent la meilleure manière de réagir ne sera pas vraiment « l'engueulade » ou les gestes durs mais plutôt le silence, ou le dialogue amical, le sourire, pour garder une relation agréable.

Il est vrai que le sourire est parfois bien difficile à faire apparaître quand, tout en travaillant, on porte soi-même de dures épreuves familiales ou autres... ignorées des résidents ou des malades ! Les exigences du service à assurer ne prédisposent pas toujours à une atmosphère détendue qui serait pourtant bonne pour la joie de tous ! Qui donc ne recherche-t-il pas à être aimé ? Il est bien difficile de juger une personne sur un acte que parfois elle regrette. Et qui donc est sans péché ? Toute façon d'agir révélant une attention amicale ou au moins respectueuse sera en tout cas appréciée des « vieux ». C'est bien ce que vivent en majorité les membres du personnel santé. Si toute responsabilité, à tous les échelons, donne des pouvoirs, il est bon de prendre conscience qu'elle ne rend pas « supérieur » aux autres quels qu'ils soient.

Une attention spéciale, parfois possible : celle de rendre de petits services. Ils dissipent une impression d'être des « inutiles » ; celle aussi de savoir patienter avec un temps prolongé pour déjeuner. Une remarque est encore à faire, où, surtout en hôpital, il est bon de prendre conscience que la personne âgée est parfois ignorante dans l'usage du matériel mis à sa disposition.

Accentuation chrétienne

Il est bien évident que tout ce qui a été écrit précédemment concerne tous et toutes parce qu'on touche à des attitudes de vie devant être humaines, marquées déjà dans la Bible. A plus forte raison avec Jésus Christ et sa Bonne Nouvelle, ses disciples doivent se signaler par un comportement évangélique reproduisant le plus possible celui de Jésus ou de saints qui l'ont suivi dans leur vie. Il est bon à ce sujet de lire ou relire son « sermon sur la montagne » et les « Béatitudes » (St Matthieu, 5, 1-12).

J'attire l'attention sur les visites éventuelles aux malades, aux personnes frappées de solitude, à l'hôpital ou en maisons de retraite. Il ne s'agit pas d'en parler, mais surtout de les faire. Suivant les dispositions des personnes visitées il sera rare de se voir fermer la porte, sauf si ces visites sont maladroitement ou intempestives.

Si les visites sont habituellement appréciées, leur durée peut, pour raisons médicales, être brève et même très brève. Pensons aux grands malades très fatigués ! Différente aussi sera la visite à une personne très entourée de famille proche, de celle à une personne sans entourage. C'est une raison pour inciter des engagements à des associations (il en existe des chrétiennes) qui se consacrent à ces visites, alors bienvenues.

En dialogue on peut et ce n'est pas interdit, affirmer ses convictions chrétiennes, proclamer sa foi en Jésus Christ. Là encore il y a la manière d'en parler qui doit éviter toute condamnation préconçue, tout jugement téméraire. Dire sa foi peut s'effectuer avec discrétion mais sans peur, surtout si l'on est interrogé sur ce sujet.

Des engagements peuvent être pris, où cela est possible, pour conduire, ceux et celles qui le souhaitent et le peuvent, à des célébrations chrétiennes avec l'autorisation compétente.

Jésus, seul Sauveur du monde ! C'est notre foi et notre espérance de vie éternelle, de résurrection et de glorification comme enfants de Dieu au Royaume de l'Amour. Notre amour, sans jamais forcer les consciences, doit être un appel pour ouvrir les cœurs au Seigneur. « Dieu nous rejoint dans nos fragilités ». Il ne faut pas oublier de demander son Esprit pour notre propre comportement de visiteur, mais aussi de prier pour les visité(e)s... Parfois, auprès de familles non croyantes – pensons à leurs défunts – sachons porter des sentiments de sympathie. Songeons aussi au commandement chrétien du pardon.

Avec Jésus notre prière saura allier l'intercession si utile de Marie !